

Saint Bernard de Clairvaux, dans son Vingt-huitième Sermon sur le *Cantique des cantiques* (et je vous conseille au passage de vous procurer et de méditer ces sermons, absolument somptueux), méditant sur la foi, cette foi qui naît de l'écoute (*Fides ex auditu*) et dans l'obéissance à ce que nous dit le Seigneur dans sa Parole de Vie, écrit ces mots lumineux : « L'ouïe tient donc du mérite, et la vue de la récompense. [...] Je serai digne de voir si, avant de voir, je sais obéir [...]. » Et de fait, nous le savons bien nous-mêmes (et St Bernard insiste évidemment là-dessus), toute notre existence chrétienne repose *d'abord* sur l'écoute. Le sens le plus important, et même le seul ici-bas nécessaire pour se laisser enseigner par Dieu, est bien celui de l'ouïe. Des étudiants, par exemple, peuvent fort bien se passer de voir leur professeur qui les enseigne – mais, en tout cas s'ils sont des étudiants sérieux, ils ne peuvent se dispenser de l'écouter, sinon à leur dépens. Et combien plus pour nous, qui ne sommes jamais ici-bas, ou devrions être, des étudiants vis-à-vis de notre Maître, qui est le Verbe ! *Ecoute*, Israël, Je suis le Seigneur ton Dieu ; « écoute », c'est-à-dire : apprend d'abord à te taire, et à te taire longuement, au besoin ferme tes yeux sur les choses de ce monde, afin qu'elles ne te distraient pas, afin de mieux entendre la voix qui te parle au cœur. Le Seigneur Se manifeste d'abord à notre oreille, pas à nos yeux. Il *parle*, plus qu'Il ne brille, et Il ne parle qu'à ceux qui ont assez de recueillement et de calme en eux-mêmes pour écouter Sa voix. Telle est bien l'obéissance de la foi, que rend d'ailleurs bien (sans vouloir me montrer pédant) la langue allemande, dans laquelle le mot « obéissance » (*Gehorsam*) a la même racine que « hören » (« entendre »). Cette « écoute », en quoi se résume donc l'obéissance de la foi, n'est cependant pas passive : il faut pour écouter vraiment faire attention. « Ecouter » n'est pas entendre passivement, et nous savons bien que l'on peut à vrai dire entendre beaucoup de choses sans les écouter vraiment (notamment les homélies des prêtres, à commencer par les miennes, ce qui parfois n'est pas plus mal, je vous l'accorde, tout le monde n'étant pas St Bernard de Clairvaux, St Bonaventure ou St Jean « bouche d'or » - St Jean Chrysostome). « Ecouter » relève d'une attitude foncièrement active, en effet, et même anticipatrice : pour celui qui écoute vraiment, qui est suspendu aux lèvres de son maître, qui se repaît vraiment de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, qui sait faire silence en soi – ce silence de la prière prépare, et même devance, le moment béni où Dieu fera entendre Sa voix. Celui qui écoute, qui met toute son âme et tout son effort dans cette écoute, *aspire* à entendre toujours encore la voix de son Seigneur. A l'inverse, celui qui n'écoute pas, qui ne consent aucun effort dans ce sens, ou qui se précipite pour parler, n'entendra jamais rien – ni ne comprendra jamais rien. Voilà bien pourquoi St Bernard écrit dans son sermon que l'ouïe « tient du mérite », ce mérite qui ne concernera jamais les bavards impénitents ni les perroquets, prompts à parler pour ne rien dire ou à réciter, mais insolitement paresseux pour tout le reste. Avant d'avoir peut-être des choses intelligentes à dire, certainement en as-tu d'abord d'infiniment plus intelligentes encore à écouter – et si tu n'écoutes pas dans le secret la voix de ton Seigneur et Maître, ou si tu préfères aux mots de Celui qui « enseigne avec autorité » les paraphrases des scribes et des pharisiens, certainement tu n'auras jamais rien de très intéressant à dire ! En cette matière nombreux, hélas, sont ceux qui, en prenant la parole de manière intempestive, ne laissent subsister aucun doute quant à leur néant – là où un silence prudent l'aurait fait planer à leur plus grand avantage !

Ceci étant, à tout mérite, donc, une récompense ! Ici-bas il nous faut persévérer dans le mérite de l'écoute authentique, qui se confond, au fond, avec celui de la prière silencieuse et comme telle habitée par Celui à qui elle laisse toute la place – mais un mérite suspendu constamment à l'espérance de la *Vision*. On a coutume d'expliquer aux enfants, avec raison, que Dieu est un grand discret et un grand timide, qu'Il redoute par-dessus tout le bruit, intérieur ou extérieur. Le vacarme du monde, mais aussi celui qui trop souvent vient brouiller nos pensées préoccupées par le « souci du monde », le font fuir. Notre Dieu ne S'impose pas ; Il Se tient à la porte de notre cœur et Il frappe – mais Il n'enfoncera jamais la porte, si

personne ne L'entend quand Il frappe. Et qui comprendra que cette discrétion divine, à nulle autre pareille, discrétion d'un Dieu qui d'une certaine manière veut que nous Le méritions, en effet, qui comprendra que cette discrétion est pourtant ici-bas comme l'envers d'une majesté plus qu'à couper le souffle ? Ecouter, guetter la voix de Dieu dans le silence de notre prière, c'est aussi le laisser semer en nous le désir de Le *voir*. La foi naît de l'écoute, sans doute, mais elle s'accomplit en effet dans cette « récompense » ultime qu'est la pleine vision « face à face », une pleine vision dont le Christ donne un aperçu à ceux qu'il a choisis, comme nous le révèle l'évangile de ce jour. Mais c'est dire (et voilà bien ce sur quoi il nous faut sans cesse porter toute notre attention), c'est dire que si l'obéissance de la foi et de l'écoute s'accomplit dans la « vision » (béatifique), alors c'est dire aussi que notre vie tout entière devrait être orientée vers celle-ci, et s'efforcer déjà d'en deviner les prémisses, en ce jeu de clair-obscur si spécifique à la foi. Notre Dieu est un « Dieu caché », et il faut tendre l'oreille à ce qu'Il nous dit par la voix de Son Eglise ou dans le secret de notre prière – mais en vérité c'est tout notre être qui devrait être tendu vers Lui, qui devrait L'espérer plus qu'un veilleur ne guette l'aurore, plus qu'un cerf altéré cherche l'eau vive. C'est avec toute notre âme, tout notre cœur et toute notre force que nous devrions viser les réalités du Ciel, mais aussi avec *tous nos sens*, en quelque sorte purifiés et transfigurés dans ce que l'Eglise nomme « *sensus fidei* », ce « sens de la foi » qui est pour ainsi dire *notre* « sixième sens » à nous, chrétiens.

Ces choses, j'en conviens, sont difficiles à comprendre, plus encore à expliquer, mais elles se laissent mieux appréhender quand on considère ce à qui elles s'opposent, et qui pourrait tenir en un seul mot, qu'il m'est déjà arrivé d'employer devant vous : le *prosaïsme* – ce « prosaïsme » qui ne *devine* jamais rien, qui ne pressent jamais rien, qui s'avère toujours incapable, en une espèce de cécité de l'esprit infiniment plus grave que toute cécité charnelle, de voir dans les choses plus que les choses, qui considère toujours tout d'une espèce d'égalité manière dénuée de poésie et d'inspiration, et partant de profondeur – qui en reste toujours à la surface visible des choses. Prosaïsme d'autant plus à craindre, lorsque toute une époque et toute une société, fascinées par le règne de l'image et des écrans, et avec eux par les discours simplistes et les clowns plus ou moins sinistres qui les tiennent, semblent avoir sombré en lui – et l'on est fatalement atteint, tout chrétien qu'on soit ou qu'on essaie d'être, par l'ambiance générale d'une époque – sauf à être « amené à l'écart », à l'instar de Pierre, Jacques et Jean son frère, sur quelque hauteur, sur quelque « haute montagne » à l'air enfin respirable, parce que non vicié par l'insalubre commerce des philistins qui pullulent dans la plaine.

On aurait tort de ne voir dans ce « prosaïsme » de l'esprit, exacte antithèse selon moi de la vie croyante, qu'une sorte de difformité innocente de l'âme. C'est bien lui qui, par exemple, s'attachant aux seules apparences matérielles, dénierait à la personne humaine intégrale toute dimension sacrée, pour ne la considérer que comme un amas de cellules, susceptibles d'être arraché du ventre des mères, ou comme un organisme trop fatigué et incurable pour ne pas avoir « droit » à une piqûre en « fin de vie » - tout cela grâce à l'alibi pseudo-scientifique de lois abjectes (comme celle qui vient d'être votée à la Chambre) aux dénominations littéralement orwelliennes. Et de ce point de vue, certes : comme on aimerait, parfois, trop souvent même, que le Seigneur nous amène nous aussi « à l'écart » ! Le cœur qui écoute, qui persévère dans la prière, qui s'efforce en elle de prendre le Ciel d'assaut, touchera sa récompense, certes. Mais d'ici-là... comme il est difficile, aussi, en s'étant familiarisé avec la recherche du Bien, de devoir regarder, sans défaillir ou vomir de dégoût, tous les domaines de la vie des hommes, et de la vie sociale, où il brille par son absence ! La « plaine », il faut y redescendre, n'est-ce pas ? Pourtant je vous le dis : même dans la plaine, surtout dans la plaine, le Ciel nous requiert ! Et parfois nous console. Car enfin, le monde n'a jamais été parfait, le mal s'y est toujours déchaîné, souvent en vertu de ce prosaïsme de l'esprit que j'évoquais à l'instant, certainement – *for sure*, comme le disent certains de nos philistins les plus actuels. Et nous serons toujours quelque peu décalés, nous et nos belles idées sur Dieu et

sur l'homme, *for sure* encore... Pourtant, à considérer les choses *sub speciae aeternitatis*, tout ce prosaïsme de l'esprit, et toutes ces lois puant la mort qu'il draine avec lui, disparaîtront eux aussi, peut-être plus vite qu'on ne croit, et avec eux *aussi* les philistins qui les promeuvent – *for sure* !

*Père Antoine Altieri*